

À PROPOS DE

LA NEF DES  
FOUS



## Avertissement

Se poser une question, ce n'est pas  
hésiter entre deux réponses.

Proverbe Inuit

# *Questions à quelques élus écolos*

Contribution au forum

*Le rôle des élus écolos*

au salon *PRIMEVERE* de 1997 à Lyon.

Il serait stérile de reprendre le vieux débat sur l'intérêt ou la nécessité de la présence d'élus écolos sur l'échiquier politique, vu qu'ils y sont. Je me propose plutôt de fournir quelques clés pour s'y retrouver dans la cacophonie des partis et particules qui prétendent représenter les écolos mais touchent en fait des électorats si différents qu'on ne peut les affubler du même nom.

**1<sup>ère</sup> distinction** : les écologues parlent de milieu, le grand public – entendez les journalistes – parle plutôt d'environnement. Or cette question de mots n'est pas innocente : l'environnement, c'est la verdure autour de nous ; quand elle jaunit, on manifeste. Si l'environnement est autour, c'est que nous sommes au centre. Cet anthropocentrisme, héritage judéo-chrétien repris par Marx qui préconise la domination de la nature, a fait apparaître une espèce particulière, *les environnementalistes*. Pour eux, le coeur du système socio-économico-politique actuel est bon – le travail c'est la santé, l'argent c'est la liberté –, mais il a des effets périphériques pervers, c'est à dire dangereux pour le centre : chômage, immigration, pollution, etc. Cette liste sert de substitut électoral à ceux qui sont en panne de programme politique.

Une autre espèce particulière, *les écologistes*, pense au contraire que c'est le coeur du système qui n'est pas bon et qu'il faut agir sur les causes centrales.

D'où ma 1<sup>ère</sup> question aux élus présents : pensez-vous qu'il est possible de viser ces deux clientèles à la fois ou qu'il faut choisir clairement son camp ? Et si oui, lequel ? Ce qui permet déjà un joli tri parmi les élus actuels.

**2<sup>e</sup> distinction** : Il y a des gens qui sont concrètement écolos, et d'autres abstraitement.

Ex. 1 : ceux qui sont concrètement antinucléaire coupent leur compteur et fabriquent leur électricité ; ceux qui sont abstraitement antinucléaire

vont aux manifs, mais financent les centrales en payant leur redevance, ou piratent EDF et laissent la lumière allumée jour et nuit pour mieux faire tourner les centrales.

Ex. 2 : ceux qui roulent au gpl et ceux qui roulent avec des diesels qui fument.

Ex. 3 : ceux qui boycottent les produits de monoculture du tiers monde et ceux qui achètent « commerce équitable ».

Ne devrait-on pas plutôt dire *les pro-écologes*, comme on disait *les pro-situs* dans les années 60 ; à noter que les autres partis ont le même problème : il y a les pro-socialistes qui aiment le caviar... Disons les écologes et les sympathisants écologes. Cette distinction est importante pour vous, les élus, parce que ce n'est pas par nous, les écologes, que vous êtes élus – nous ne sommes pas assez nombreux – mais par les sympathisants écologes.

D'où ma 2<sup>e</sup> question : pensez-vous que votre électorat souhaite un aménagement écologique des autres politiques, de droite ou de gauche ? ou qu'il attend de vous que vous inventiez un projet de société ? Dans le premier cas, vous représentez les sympathisants, pas les écologes. Dans le 2<sup>e</sup> cas, vous pouvez cumuler. Ce qui permet un nouveau tri parmi les élus actuels. On peut d'ailleurs se demander s'il en reste pour représenter les écologes.

**3<sup>e</sup> point :** une 3<sup>e</sup> espèce particulière est apparue, les « nini » (ni droite ni gauche), ce qui laisse entendre qu'il y aurait 3 choix politiques possibles. Je vais essayer de mettre en évidence qu'il n'y en a qu'un. D'abord la droite n'est pas un projet politique, vu qu'il est réalisé, et cogéré par tous les partis. Et ce n'est ni une gestion néoécologiste ni une gestion néosocialiste du capitalisme, ni les deux à la fois de la gauche plurielle qui changeront fondamentalement cet état de fait. Resterait donc deux alternatives de société : le socialisme (au sens du 19<sup>e</sup> siècle) et l'écologie politique.

Or la question se pose autrement : Au 19<sup>e</sup> siècle, les choses étaient claires – et dramatiques – : le prolétariat produisait, la bourgeoisie consommait. Les bourreaux et les victimes. Les riches et les pauvres. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, quelques-uns eurent l'idée géniale d'enrichir le prolétariat pour s'enrichir davantage : consommation de masse = production de masse = profits en pagaille. Phénomène analysé par Lipietz sous le nom de *for-*

*disme*. D'où l'idéal « tous riches », que la planète entière s'est mise peu à peu à partager. Doublié d'un autre mirage : la fin du travail. Au lieu de faire travailler les humains, on fait travailler les machines (aujourd'hui, le plus rentable est de faire travailler le capital). Nos grands-parents doivent se retourner dans leur tombe lorsqu'ils nous entendent nous plaindre que les machines nous piquent notre travail.

Mais la grande nouveauté tragi-comique dans cette affaire, qui s'est révélée peu à peu, c'est que le pouvoir a changé de côté, le pouvoir réel, c'est-à-dire le pouvoir sur le réel : par l'ensemble de nos comportements d'achat, nous, les consommateurs, façonnons la surface de la planète. Par cet acte grave qu'est l'achat – que nous commettons les doigts dans le nez –, à cause de tout ce qu'il induit en amont et en aval, nous décidons du niveau de vie des producteurs, des famines, des guerres du pétrole, de la pollution atmosphérique, de la couleur des paysages... sans cesser pour autant d'être exploités en tant que producteurs. Les exploitants dominés et les exploités dominants. La grille de lecture marxiste en est toute retournée. Les signes d'allégeance des propriétaires des moyens de production à l'égard des consommateurs sont évidents : le client-roi, la dictature de l'audimat, les études de marché, les sondages d'opinion qui dictent leurs discours aux élus et aux gouvernants. On pense à La Boétie qui disait au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle dans son *Discours de la Servitude volontaire* que le prince tient son pouvoir du peuple. Si le peuple détourne ses yeux du prince, le prince n'est plus prince. Si nous arrêtons d'acheter Nestlé, Nestlé disparaît ; si nous coupons nos compteurs, EDF disparaît. C'est un pouvoir de fait collectif que personne ne détient individuellement. La somme de nos impuissances est toute-puissante. Les grands propriétaires des moyens de production autrefois tout-puissants sont passés sous la domination des innombrables petits propriétaires des moyens de consommation. Et du coup nous ne savons plus où nous sommes, tantôt du côté des victimes dans nos bureaux et nos usines, tantôt du côté des bourreaux dans nos supermarchés. Les écolos ont en commun avec les libéraux, contrairement aux autres, de mettre en regard notre double statut de producteur et de consommateur. On appelle ça l'offre et la demande. Mais les libéraux prônent la consommation maximum, les écolos critiquent le consumérisme et proposent une pratique consciente de la consommation pour maîtriser les effets induits sur la production et sur l'état de la planète.

L'écologie politique est le seul projet de société qui s'oppose terme à terme

au libéralisme. La croissance illimitée est impossible, on s'en est aperçu depuis les travaux du Club de Rome ; ça tombe bien parce que nous, les écolos, ne la souhaitons pas. Nous considérons la lutte contre la misère sur terre comme une priorité, mais ne sommes pas concernés par le débat riches-pauvres. Car nous savons qu'avoir pour soi empêche d'être ensemble, et qu'en dehors des besoins vitaux, ce qui vaut la peine d'être vécu est gratuit et immédiatement disponible. La perspective d'une vie agréable ne nous suffit pas. Nous la voulons aussi passionnante, créative et conviviale. Nous voulons mener notre vie d'un point à un autre plutôt que de tourner confortablement en rond. Notre projet politique passe par l'organisation en douceur de la décroissance économique, par le boycott des biens et services sans intérêt et le développement de l'autoproduction, moyen radical de supprimer les intermédiaires coûteux entre le producteur et le consommateur.

Mais il ne s'agit pas là d'une 3<sup>e</sup> voie, le nini. Autrefois nous étions de gauche. Et c'est pour les mêmes raisons que, les données ayant changées, nous sommes devenus écolos. Il faut se rendre à l'évidence : l'écologie comme projet de société annule et remplace dans une société fondée sur la consommation ce qu'était le socialisme dans une société fondée sur la production. C'est donc rigolo de voir les Verts se jeter dans les jupes de Jospin, alors qu'on s'attendrait plutôt à voir les socialistes se jeter dans le pantalon de Voynet.

D'où ma 3<sup>e</sup> question aux élus présents : êtes-vous prêts à défendre un programme politique de société post-libérale fondé sur la décroissance ? Vous allez me dire que ce n'est pas tenable. Je vous rétorque que le contraire non plus. Alors choisissez votre utopie.

### **Conclusion :**

L'écologie est fondamentalement politique, mais la politique de nos élus n'est pas encore écologique. Ce n'est donc pas nous qu'ils représentent. Pour l'instant. Il y a des fois où nous nous demandons si nous devons faire de l'entrisme chez les Verts. Mais ils risqueraient de voir rouge, ce qui n'est pas le but recherché.

« Diogène », La nef des fous, 1997

# ÉGOLOGIE POLITIQUE

Ce matin, en me levant de bonheur, je vais me regarder dans mon miroir, et là, j'ai un doute : lequel regarde l'autre ? Que ce regard que je regarde est déconcertant ! Lequel est le sujet percevant, et lequel est l'objet perçu ?

Ce qui est sûr, c'est que celui qui est de l'autre côté du miroir me regarde. D'ailleurs si je remplace le miroir par une personne, elle voit la même chose que celui qui me regardait tout à l'heure. Et si en me regardant dans le miroir, je mets une mèche de cheveux à sa place, c'est parce que le miroir a un sexe. Ce serait donc le miroir qui regarde, et moi qui suis vu. Pourtant quelque chose veut que je me sente plutôt l'observateur. Or celui que je vois est bien comme ça, mais de l'autre côté, c'est à dire moi. Sauf qu'il a la gauche à droite et la droite à gauche. Et pourquoi pas le haut en bas et le bas en haut ? Encore que depuis Freud, on ne sait plus très bien comment réfléchissent les miroirs. Ils recèlent tant de mystères !

Alors lequel est réel, lequel est virtuel ? Car il faut bien expliquer cette acrobatie qui consiste à être à la fois le sujet de l'objet et l'objet du sujet !

Et bien que je sache que de toute façon je ne vois dans le miroir qu'une image, la question reste de savoir si c'est l'image de celui qui regarde ou de celui qui est vu, l'image du sujet ou l'image de l'objet.

Et cette ambiguïté n'est pas innocente.

En fait, j'ai le choix, de ce côté du miroir, d'être plutôt celui qui regarde ou plutôt celui qui est vu, selon l'intention que j'y mets, tantôt sujet, tantôt objet. Comme la main droite qui touche la main gauche, alors que physiquement elles s'entretouchent.

Or regarder est banal, se voir est un événement, attendrissant (affligeant tu vas me dire). Et le fait est que la plupart du temps les miroirs nous chosifient, femmes-objets, hommes de mains... Or même quand il n'y a plus de miroir, je continue à me regarder, le nombril par exemple, et bien d'autres oeuvres d'art du même genre, l'estomac, le pif, le zizi...

Et l'expérience du miroir se clarifie si on la prend à la lettre : c'est bien le sujet personnel, intime, existentiel, qui se regarde le matin dans la glace pour voir l'image qu'il va donner de lui le reste de la journée, pour avoir une image de l'objet social qu'il a créé, propre sur lui à défaut d'être beau, net derrière les oreilles...

En fait, se regarder dans un miroir, c'est convoquer l'autre, comme témoin ou comme juge ou le plus souvent comme public, dans le rôle que je me suis globalement donné. Le drame de l'adolescence étant le choix du rôle et l'acné dans le miroir. Et ça au moins c'est clair : l'acné est du côté de l'objet, pas du sujet.

A la limite, je n'existe plus comme sujet que devant un miroir parce qu'il m'impose



de mettre à distance l'objet que j'ai fabriqué. Sujet personnel chez moi, objet social ailleurs.

Mais j'ai sans cesse le choix de m'instituer en sujet souverain à qui le regard de l'autre ne peut rien imposer, sujet promenant son propre regard à la surface de la planète, étonné en permanence, passionné de comprendre, impatient d'intervenir, insensible à ce qui est convenu, aux idées reçues...

Et tout change entre les gens selon qu'ils se considèrent comme co-sujets personnels ou comme objets sociaux concurrents. Mais des conflits d'intérêts surgissent lorsqu'une personne qui s'institue en sujet personnel rencontre une personne qui se constitue en objet social.

Mais il y a pire : l'image de moi que je me donne à moi-même. Objet personnel, objet des sollicitudes du sujet, objet en manque, objet à satisfaire. « Je suis comme ça, j'y peux rien, c'est plus fort que moi », dit-on pour exprimer cette dictature schizophrénique de l'objet sur le sujet.

Le sujet se retrouve dépassé, encombré de cet objet capricieux, râleur, frimeur, susceptible, séducteur, enjôleur, joyeux, déprimé...

Le besoin, et son corollaire le manque, appartiennent à l'objet social puisqu'ils sont perçus par le sujet comme réalité séparée. Mais aussi le désir lorsqu'il est séparé et qu'on le valorise comme les déchets (Géant, j'ai envie).

Le soi-disant sujet psychanalytique est en réalité objet social devant le psychanalyste sur le divan\*. Le moi est objet, comme le ça et le surmoi. Il est l'objet pensé par le sujet pensant. Constat logique et non pas analyse psychologique.

D'ailleurs le sujet de la psychologie en général est objet pour le psychologue.

La psychologie a pour objet le sujet. C'est donc foutu d'avance. Il n'y a pas d'analyse objective possible du sujet, par définition.

Le statut du sujet ne peut pas être psychologique ni scientifique, mais politique.

Le sujet se définit comme vision du monde (Weltanschauung).

L'objet comme vision de soi (Selbstanschauung).

*Sujet existentiel* est un pléonasme.

Jansiac, 2000

---

\*Le divan, c'est pratique pour concrétiser les transferts.

# LA QUESTION DU SUJET

## **Origine**

Les mal lotis de la planète expriment des revendications claires, et les remèdes sont connus, même s'ils tardent à être mis en oeuvre. Mais les nantis aussi se plaignent. Ils éprouvent des insatisfactions obscures, qui font penser que les humains n'ont pas encore trouvé l'idéal de vie qui leur convient, ni la société qui va avec. La jet-set s'emmerde, et le reste du monde l'envie.

Or il y a marché de dupes si nous proposons aux nécessiteux de troquer leur malheur contre notre malaise alors que nous leur faisons miroiter un bonheur que nous n'avons pas nous-mêmes su trouver. Il y a donc une urgence théorique à diagnostiquer l'erreur commise par ceux qui ont les moyens de faire ce qu'ils veulent et qui finalement ne les satisfait pas.

L'examen de ce paradoxe a mené aux hypothèses suivantes :

## **Le pinard, le sujet et l'objet**

Dans la pensée occidentale, les humains sont en principe des sujets face à des objets, sujets percevant, pensant, ressentant, face à des objets perçus, pensés, ressentis. Le sujet n'est sujet que pour lui-même, et objet pour les autres. Et réciproquement, pour un sujet, tout le reste est objet.

Or, vrai ou faux, ce principe est inversé dans les faits : à peine les parents se penchent-ils sur son berceau, que le sujet se retourne sur soi, devient objet, objet pour soi comme pour les autres. Qui du coup deviennent pour lui des sujets qui le regardent.

Cette double inversion va bouleverser sa vie, dorénavant placée sous le regard de l'Autre et la préoccupation de soi. Avec une double perte, la perte de soi comme regard sur le monde, et la perte du monde comme réalité. Ne reste que ce qu'il représente pour soi, utilité ou valeur symbolique.

Devenu objet pour lui-même, le sujet n'aime plus la musique, mais l'effet qu'elle lui fait. Devenu objet pour lui-même, le sujet n'aime plus la nature, mais l'effet qu'elle lui fait. Et du coup la musique et la nature lui échappent. Le plaisir du sujet de boire un bon vin de Bordeaux est dans l'émerveillement

que ce goût-là existe, le plaisir de l'objet est dans la satisfaction plus ou moins grande qu'il éprouve à le boire. Il n'a pas le temps d'apprécier le goût du vin que déjà il se penche sur le plaisir qu'il en tire. Il y a déplacement du centre d'intérêt de la cause sur l'effet. Le sujet écocentré devient objet égocentré. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, son bonheur se mesure dorénavant au nombre de bouteilles qu'il a dans sa cave.

Le sujet dépend complètement de ce qu'il voit, imagine ou pense. L'important pour lui est ce qui existe, n'existe pas, pourrait exister, ne devrait pas exister. L'objet, lui, ne vit que pour ce qu'il éprouve à cette occasion. L'important pour lui est ce dont il dispose ou ne dispose pas.

Et cette erreur a cours partout à la surface de la planète, ce qui a des conséquences catastrophiques, pour les personnes et pour la planète. Les personnes ne se sentent vivre que quand elles éprouvent, c'est à dire peu souvent, insatisfaites entre deux émotions, et toujours en quête de la suivante. Et le monde devient instrument au service des objets, fournisseur universel de biens et de services, et cesse d'avoir une existence autonome. Notre étonnante planète se trouve réduite aux plaisirs qu'on peut en tirer.

On peut donc détruire allègrement tout ce qui ne sert pas, garder quelques réserves naturelles pour le week-end et bétonner ou goudronner le reste, classer quelques monuments historiques pour montrer aux enfants et raser les autres vieilles pierres charmantes pour y mettre des tours ou un échangeur. Je deviens consommateur-roi. La planète est façonnée par tous ces petits bonheurs de grande surface auxquels aspirent les classes moyennes de tous les pays, qui sont les vrais maîtres du monde parce qu'elles détiennent le pouvoir suprême, le pouvoir d'achat.

En se prenant pour des objets à satisfaire, les humains construisent un monde où les sujets qu'ils sont malgré tout ne trouvent plus le moyen d'exister. Nous vivons dans un monde fait par et pour des humains devenus objets sociaux.

Une question vient à l'esprit : que serait aujourd'hui le monde s'il avait été fait par et pour des sujets conscients de l'être ?

Jansiac, 2001

Contribution à l'atelier

## *Se réappropriier les savoirs*

au colloque

## *Défaire le développement, refaire le monde*

organisé en février 2002 à l'UNESCO par l'association  
*La ligne d'horizon*

### **Introduction**

Nous voici donc réunis dans ce palais, nous autres occidentaux, nos cartes de crédit et de sécurité sociale en poche, nos points de retraite acquis, pour dire au Tiers-Monde : il faut défaire le développement et refaire le monde ! Pardi ! Les enfants disent : « C'est celui qui dit qui fait ».

Aussi vais-je tenter d'apporter ma modeste contribution à notre crédibilité incertaine.

Les sociétés se forment, se déforment et se transforment selon des utopies, pas sur des analyses. Les images ont un pouvoir de séduction que n'ont pas les théories.

Il y a actuellement quatre utopies sur le marché :

– Au hit-parade, *l'américan way of life* qui fonctionne bien depuis longtemps avec le bonheur que l'on sait. Mais ses jours sont comptés, pour des raisons techniques, pas sur le fond hélas.

– Vient ensuite *le capitalisme à visage humain* qui s'élabore à Millau et Porto Alegre. Théorisé depuis longtemps, il monte très fort depuis qu'il est devenu utopie. Imaginez toutes les grandes surfaces autogérées par leurs caissières et ne vendant que des produits du terroir, deux fois plus chers il est vrai, mais tellement bons. Ou le remplacement de l'euro par des grains de sel. La face de la planète en serait fondamentalement bouleversée, n'est-ce pas ?

– Vient ensuite *l'économie distributive* de Jacques Duboin, utopie collectiviste très cohérente, sur le marché depuis 70 ans, mais qui a du mal à se faire entendre.

– Vient enfin *l'utopie du philosophe inuit Aper Sonn*, complètement confidentielle, et dont je vais vous parler, histoire d'enrichir le marché des rêves qui guident nos pas dans la vie. Aussi parce que la communauté de Jansiac, que je suis sensé représenter ici, explore cette utopie depuis 1974.

## **L'utopie du philosophe inuit Aper Sonn**

Le monde idéal selon Sonn est un réseau de *lieux* sans propriétaire. Chaque *lieu* est équipé des moyens de production des besoins élémentaires de la vie quotidienne (nourriture, vêtements, énergie, construction, mobilier...), ainsi que des moyens de communication, d'expression et d'accès à la culture. Par ailleurs, chaque *lieu* se donne des moyens d'assurer une ou plusieurs productions spécialisées, destinées à être distribuées aux autres *lieux* d'une même vallée ou d'une même région (poterie, imprimerie, filature, entretien des chemins, recherche, hôpital, aéroport...). Ces *lieux* sont gérés par ceux qui y séjournent (10-20 personnes), organisés en association paysanne. Ils décident à l'unanimité exprimée (et non au consensus).

Toute la production est donc décentralisée, il n'y a pas d'usines mais que des ateliers et des laboratoires. Les personnes ne possèdent rien, mais sont assurées de pouvoir survivre, communiquer, s'exprimer et se cultiver, où qu'elles aillent. La propriété n'est ni privée ni collective, elle est absente. De même l'argent est inutile car il n'y a pas d'échanges.

Cette utopie n'est donc ni individualiste ni collectiviste. Elle est fondamentalement écologique, car elle n'est pas fondée sur la personne mais sur le *lieu* en tant que milieu, c'est-à-dire sur l'autre terme du rapport au monde, qui devient l'élément de sécurité, de stabilité, anhistorique, laissant le champ libre au développement des histoires personnelles.

Une autre caractéristique intéressante de cette utopie est qu'elle ne nécessite ni révolution ni concertation entre un grand nombre de personnes pour se réaliser, car elle permet une phase intermédiaire très simple : la surproduction spécialisée prévue dans chaque *lieu* et destinée aux autres *lieux* du réseau peut, dans un premier temps, être vendue pour subvenir aux frais de fonctionnement relativement faibles de chaque *lieu*. Des *lieux* viables peuvent donc être créés immédiatement sur l'initiative de petits groupes. Un autre monde peut naître peu à peu dans la société actuelle sous forme d'îlots, jusqu'à ce que les îlots soient contigus.

Ainsi se développe une économie domestique qui remplace peu à peu l'économie mondiale, qui se trouve plutôt abandonnée que combattue.

Cette utopie n'est pas plus surréaliste que l'utopie libérale : sachant que la majorité des humains rêvent du mode de vie américain, que les Etats-Unis représentent 5 % de la population mondiale, polluent comme quatre et consomment près de la moitié des ressources de la planète, et que donc le modèle n'est pas généralisable, que va-t-il se passer ? Le recours à l'utopie de Sonn sera peut-être nécessaire.

Depuis 1974, la communauté de Jansiac étudie et expérimente les conditions psychologiques, sociologiques, politiques, économiques, juridiques, et technologiques qu'il faudrait réunir pour que cette élucubration ne soit pas impossible.

### **La méthode d'expérimentation**

Pour expérimenter l'utopie de Sonn, il nous fallait un terrain. Nous avons donc acheté pour le prix d'un 3 pièces à Paris un domaine de 320 ha (2 fois la principauté de Monaco) à 1100 m d'altitude, isolé géographiquement et visuellement, abandonné aux moutons depuis 40 ans. Nous nous sommes installés là, les mains vides, en 1974, en effectuant une espèce de table rase à la manière de Descartes, mais concrète. Nous ne voulions pas importer des besoins préconçus, des faux problèmes, des réponses antérieures à des questions nouvelles. Nous voulions voir apparaître les questions en situation, et inventer des réponses spécifiques, autant que possible avec les moyens du site.

Nous pensions au début qu'il fallait s'approprier le savoir scientifique existant, et oublier le savoir technique, pour inventer des solutions adaptées aux conditions inhabituelles dans lesquelles nous nous trouvions, mais nous avons constaté que même en physique il y a des idées reçues et des anthropocentrismes. Deux exemples :

1. Les motoristes croient qu'un moteur thermique est condamné à un mauvais rendement à cause du principe de Carnot qui dit que toute la chaleur fournie au cycle par la source chaude ne peut être transformée en travail : une partie doit être cédée à la source froide. Le principe est indiscutable mais contournable : en mettant en série les deux générateurs de sources qui, eux, ne sont pas soumis au principe de Carnot, on recycle dans la source chaude la chaleur cédée à la source froide. On raisonne alors sur un rendement théorique de 100 % ; ça ne marche pas avec les moteurs à combustion interne, et il faut réunir certaines conditions pour que ce soit possible. Nous n'avons trouvé pour l'instant qu'une solution, avec un cycle d'Ericsson, mais je suis sûr qu'il y en a d'autres. Un prototype est en cours de construction.

2. Les physiciens disent que la chaleur est une forme dégradée de l'énergie

alors que c'est l'énergie mécanique qui est dégradée : si je monte avec ma voiture au sommet du Mont-Blanc, je peux récupérer à la descente l'énergie que j'ai dépensée à la montée. Tout va bien, nous sommes dans un cas de figure conforme aux principes thermodynamiques. Mais si je fais un aller-retour au supermarché à l'horizontale, je dégrade de la chaleur en travail inutile, le système se retrouvant à son état initial. Si on isole thermiquement un système, Paris par exemple, les va-et-vient incessants à l'horizontale vont le refroidir irrémédiablement sans qu'il soit mécaniquement modifié parce qu'une partie du pétrole qu'il contient sera transformé en travail plutôt qu'en chaleur.

Les questions rencontrées nous ont amenés à étudier des savoirs aussi variés que la diététique pour définir nos plans de culture et d'élevage, le droit pour définir notre statut juridique et fiscal dans la société française, la thermodynamique pour imaginer des moteurs nouveaux, l'électronique pour la régulation automatique de nos machines à partir de composants récupérés dans des vieux téléviseurs, le filage au rouet pour faire des pulls-over avec la laine de nos moutons, etc.

Dans l'utopie de Sonn, les *lieux* sont équipés de telle manière que les générations puissent s'y succéder en se transmettant les savoirs et les savoir-faire, et puissent refaire le matériel qui s'use ou se casse.

Nous avons donc constitué une bibliothèque technique d'ouvrages du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, notamment l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert en fac-similé, des ouvrages de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui a été particulièrement inventif, des bouquins traitant des techniques *ersatz* utilisées pendant les guerres mondiales particulièrement faciles à mettre en œuvre, et surtout des manuels pratiques des nombreux métiers d'autrefois : manuel du savonnier, du tourneur, du conducteur de chaudières à vapeur, du fabricant de peignes et boutons, etc. Tous les savoirs et savoir-faire que nous avons acquis proviennent de cette bibliothèque.

Parallèlement nous avons acheté pour une bouchée de pain à une vente de matériel de l'Etat toutes les machines nécessaires pour fabriquer des machines, donc capables de se reproduire elles-mêmes. Pour abriter ces machines, nous avons démonté d'anciens logements de harkis sur un terrain communal, et les avons remontés autour des machines, celles-ci étant trop grandes pour passer par les portes. Il a fallu apprendre à se servir d'un tour, d'une fraiseuse, d'une rectifieuse...

Pour fabriquer l'électricité nécessaire à ces machines, nous avons accouplé un moteur de Ford Anglia et un alternateur provenant de l'armée améri-

caine en Allemagne. Entre le militaire américain et la vieille anglaise, le courant passait bien. Mais le moteur consommait de l'essence. Nous avons alors fabriqué un gazogène, appareil qui transforme le bois en gaz et qui était en usage pendant la dernière guerre mondiale. Nous avons un bouquin de 1942 sur la question qui commence par cette phrase : « La femme enfante dans la douleur, les peuples dans l'épreuve ». Quelle époque épique ! Nous avons donc produit notre électricité à partir du bois.

Nous en avons profité pour mettre le gazogène sur une remorque derrière un fourgon et sommes allés nous promener sur la route sans essence. Ce moment a été pour nous une émancipation mentale. Après avoir constaté qu'on pouvait même se passer des émirs, nous n'avons plus eu peur de rien.

Nous voulions par exemple faire de la sérigraphie, et il nous fallait une base à vide, machine très chère qui aspire le papier par un grand nombre de trous pour le maintenir à plat. Après avoir demandé leur documentation à tous les marchands de bases à vide de Paris, nous avons fait une synthèse des différents modèles proposés et l'avons fabriquée de toute pièce à partir de matériaux de récupération. Il a fallu percer 5 000 trous. 3 jours. Elle semblait sortir du magasin, et marchait très bien.

Le nucléaire ou la bougie, disent EDF et les braves gens. Comme entre deux maux il faut choisir le moindre, nous dînons aux chandelles comme dans les restaurants de luxe. Nous les fabriquons (400 dans la journée) par trempage comme les cierges des églises, à partir de paraffine qui est un sous-produit du raffinage du pétrole. Cette solution est donc provisoire pour nous, parce que non généralisable.

Nous avons étudié toutes les sources d'énergie existantes (sauf le nucléaire, allez donc savoir pourquoi) en distinguant *énergies renouvelables* c'est à dire nouveaux marchés, et *énergies alternatives* c'est à dire décentralisables. Les cellules photovoltaïques des multinationales, les éoliennes à 23 000 € et les chaudières à bois à 5 000 € ne sont pas alternatives, ni les microcentrales hydrauliques à 13 000 € (c'est le prix qu'un fabricant italien m'a proposé récemment pour une puissance de 4 kW ; nous sommes en train d'en fabriquer une équivalente qui nous coûtera moins de 300 €, génératrice et régulation comprises).

Nous avons donc opté pour la biomasse, qui est de toute façon la seule source décentralisable possible pour les transports. Mais sous quelle forme ? L'utilisation comme carburant de l'huile de colza ou de tournesol est une insulte à ceux qui ont faim, car la forêt demande 400 fois moins au sol que les champs pour produire la même biomasse. Le biométhane et les alcools



causent une perte d'1/3 du carbone manipulé sous forme de dioxyde lors de la fermentation, ce qui diminue d'autant le rendement de la filière. Reste donc le bois.

Or les *lieux* selon Sonn sont des sites boisés dans lesquels sont taillées des clairières cultivées. La proportion entre terres et forêts est d'environ 1 à 10. La forêt, habitat naturel des ruminants, est pâturée. Elle produit donc à la fois les protides animales (ce qui rend caduc l'argument classique des végétariens qui dit qu'il faut 7 fois plus de surface cultivée pour produire de la viande que pour produire des protides végétales), le bois d'œuvre (construction et mobilier), la chimie organique (on obtient par distillation du bois, simplement, environ 400 molécules différentes, semblables à celles qu'on tire du pétrole) et l'énergie, qui se trouve ainsi intégrée à la question agricole.

En fourrant un serpent dans un poêle ou une chaudière qu'on relie à un vieux moteur de tondeuse à gazon transformé en machine à vapeur, accouplé à un alternateur, et en reliant l'échappement à un radiateur pour condenser la vapeur, on produit de l'électricité en se chauffant. Produire son électricité soi-même à partir du bois est donc à la portée de n'importe quel antinucléaire de base, à peu de frais. Ce qui supprimerait cette curiosité française : comme les pronucléaires sont minoritaires, ce sont surtout les antinucléaires qui financent les centrales en payant leur redevance EDF.

Ceux qui critiquent le développement préconisent des mesures masochistes (sens de la mesure, décroissance, restrictions, frugalité, autolimitation...). L'utopie de Sonn propose un autre mode de vie dont naissent d'autres besoins, d'autres désirs, qui peuvent être assouvis sans excéder les possibilités des sites. Bien que vivant avec 150 € par mois par personne, nous ne manquons de rien. Le pouvoir d'imaginer remplace le pouvoir d'achat. Exemple matérialiste : nous fabriquons tous les 2 à 3 jours des boissons gazeuses (3 sortes, et 7 ou 8 parfums différents) qui valent bien le célèbre soda étazunien dont rêvent les habitants du Sahel.

On ne peut pas tout faire soi-même sans s'associer. La famille est une unité sociale insuffisante. On est très vite submergé par l'ampleur de la tâche. Nous avons eu l'occasion de vérifier la théorie de Sonn : moins on est, moins on fait des économies d'échelle ; plus on est, plus on risque de tomber dans le collectivisme, pouvoir de tous sur chacun, émergence d'un intérêt collectif distinct des intérêts individuels (certains aiment ça). Huit à dix personnes, sans compter les enfants, les handicapés et les vieux comme moi, est un optimum.

C'est alors qu'apparaît un problème de haute technologie : la coexistence pacifique de tout ce petit monde, savoir que nous n'avons pas fini de nous réapproprier...

## **Conclusion : l'écologie personnelle**

Se réapproprier le savoir n'est qu'un moyen pour se réapproprier le milieu au sens écologique.

Car s'il est vrai, comme le veut la phénoménologie, que la conscience est toujours conscience de quelque chose, alors ceux qui décident de notre milieu construisent notre conscience, ce qui est inacceptable.

Nous avons adopté l'utopie de Sonn, non pas parce que nous n'avons pas assez joué au Meccano dans notre enfance, mais parce qu'elle nous est apparue comme le seul moyen de reconquête de la souveraineté du sujet sur son vécu.

La question du sujet, ce qu'est un sujet dans le monde, est la question première, car l'idée que les humains se font d'eux-mêmes façonne la surface de la planète. L'idée que les Talibans se font d'eux-mêmes bouleverse le sort des femmes afghanes. L'idée que les Américains se font d'eux-mêmes...

La psychologie étudie le sujet en considérant le milieu comme donné. Une science symétrique est possible qui considère le sujet comme donné et étudie le milieu en tant que vécus possibles.

C'est cette écologie personnelle qui fait l'objet de notre recherche, à travers l'utopie de Sonn.

P-S : le philosophe inuit Aper Sonn n'est pas un individu mais un jeu de mots qui désigne un moyen de vivre sans nuire, aux autres, à la planète, aux générations futures.

« Diogène », février 2002

# *Quelques éléments pour changer le jeu plutôt que les règles*

Note aux organisateurs du colloque

## *Changer les règles ou changer le jeu ?*

à l'Institut Universitaire d'Étude du Développement de Genève  
les 21 & 22 octobre 2003

### **1. Trois petits principes épistémologiques complémentaires et préalables**

– on ne peut pas espérer remplacer un effet par son contraire ou l'abolir, sans remplacer la cause par son contraire ou la supprimer ;  
– le réel tire son sens du possible, qu'il faut explorer d'abord pour comprendre ;

– on ne peut pas faire l'analyse d'une société avec des critères d'analyse eux-mêmes produits par cette société sans tendre vers une société symétrique. A part Baudrillard, peu échappent à ce piège.

A ce propos, Serge Latouche disait à la radio l'autre jour que la décroissance n'est pas un souhait mais une nécessité. Je dirais même plus : c'est une prévision.

Mais la décroissance n'est pas la solution, c'est le problème. Qui commence ?

### **2. De l'efficacité des intellos dans la Cité**

Les intellos fonctionnent sur un présupposé : qu'il suffit que les gens soient bien informés pour que les choses changent. Ce qui, soit dit en passant, pérennise la division sociale en informateurs et informés (l'estrade et la salle, l'auteur et le lecteur).

Cette manière de voir est inféconde. Le Christ préconisait déjà la simplicité volontaire et a viré l'OMC du temple, et pourtant les peuples chrétiens sont riches aujourd'hui. La croissance nulle avait en son temps convaincu un grand nombre de personnes, qui n'en ont pas

pour autant cessé de croître. On recommence avec la décroissance et la fin du développement.

On peut à la limite convaincre le monde entier des méfaits du développement sans l'arrêter.

Les intellos dans la Cité ne font qu'augmenter le nombre d'inquiets ou de culpabilisés.

### **3. Jésus, Marx, l'oeuf et la poule**

Derrière ce présupposé s'en cache un autre : que le changement social est collectif, donc institué, donc politique, plutôt qu'individuel, donc comportemental, donc économique. Le changement social s'opérerait par groupes de pression, hypothèse keynésienne, plutôt que par l'offre et la demande, hypothèse laboétienne. Excusez les raccourcis.

La question du mode d'engendrement des sociétés doit être examinée si on veut changer le jeu. Et il n'y a pas 36 solutions. Les monothéistes pensent qu'il faut changer l'Homme pour que la société change. Les marxistes pensent le contraire. Les intellos ont une position intermédiaire, la question se poserait comme pour l'oeuf et la poule, ce qui donne cette curieuse inversion : les psychologues font de la sociologie et les sociologues, mais aussi les économistes, les historiens, les géographes, de la psycho (de prisunic).

### **4. Hypothèse de travail du philosophe inuit Aper Sonn sur le changement social**

Sonn propose une autre version. Selon lui, il y a des conditions individuelles de possibilité des phénomènes sociaux selon le schéma suivant :

- les humains se font une certaine idée d'eux-mêmes,
- dont ils tirent une idée de ce qu'ils attendent de la vie,
- dont ils déduisent ce qu'ils attendent de la société.

Ils sont prêts à payer cher, en maux divers dans leur vie publique, ce dont ils veulent disposer en privé. Mais par le jeu de l'offre et de la demande (électorale, sociale et économique) si possible, sinon par l'insurrection, ils sanctionnent cette société si l'écart entre ce qu'ils en attendent et ce qu'elle leur procure dépasse des limites « raisonnables ».

Une société ne fait donc pas ce qu'elle veut : ces conditions individuelles de possibilité des phénomènes sociaux définissent la marge de manoeuvre dont dispose une société donnée pour se déployer, se modifier, se transformer, développer sa propre logique à l'insu de ses membres.

Cette hypothèse se substitue à la vieille question de l'oeuf et de la poule : elle considère qu'il y a une autocréation de la société à l'intérieur des limites que ses membres lui assignent, qu'il y a une logique collectiviste autonome, individuellement demandée, à laquelle le prince aussi doit se soumettre s'il veut régner (cf. La Boétie). L'hyper-trophie du collectif est possible, mais pas sa dérive : il s'autorégule pour limiter l'écart entre ce que les individus attendent de lui et ce qu'il leur propose. C'est un système bouclé comme on dit (feedback).

On peut vérifier cette hypothèse en observant comment la société évolue avec l'idée que les individus se font d'eux-mêmes : le prolétaire, le névrosé, et maintenant le consommateur, dernier avatar et le plus caricatural de l'essentialisme (chaque individu réalise à sa manière l'essence humaine). Et les deux discours déresponsabilisants de Marx et de Freud, la perception de soi-même comme victime de la bourgeoisie et la perception de soi-même comme hétérodéterminé par l'inconscient, peuvent être repérés à l'oeuvre dans la forme qu'a prise peu à peu la société actuelle.

Selon cette hypothèse, le jeu change spontanément si dans l'air du temps l'idée que les humains se font d'eux-mêmes change.

## **5. Hypothèse de Sonn sur l'idée qu'on se fait de soi-même**

Dans la pensée occidentale, les humains sont en principe des sujets face à des objets, sujets percevant, pensant, imaginant, ressentant... face à des objets perçus, pensés, imaginés, ressentis. Le sujet n'est sujet que pour lui-même, et objet pour les autres. Et réciproquement, pour un sujet, tout le reste est objet.

Or, vrai ou faux, ce principe est inversé dans les faits : à peine les

parents se penchent-ils sur son berceau, que le sujet se retourne sur soi, devient objet, objet pour soi comme pour les autres. Qui du coup deviennent pour lui des sujets qui le regardent.

Cette double inversion va bouleverser sa vie, dorénavant placée sous le regard de l'Autre et la préoccupation de soi. Elle va bouleverser aussi le sort de la planète, réduite à l'état de fournisseur universel d'émotions variées.

### **D'où la 2<sup>e</sup> hypothèse de travail de Sonn :**

Si on réunit sur une même planète un grand nombre de personnes qui se constituent en objets sociaux égocentriques, il y a fort à parier qu'elles vont peu à peu s'organiser entre elles de manière à fabriquer un nombre infiniment croissant de biens et de services convoitables, quitte à saccager leur milieu de vie. Et l'insatisfaction dans laquelle elles seront plongées tant qu'elles n'auront pas tout résonnera de manière indécente parmi les plaintes des affamés, des torturés, des inondés, des contaminés, des exclus du développement...

Et si on réunit sur une même planète un grand nombre de personnes qui s'instituent en sujets écocentriques, il y a fort à parier qu'elles vont peu à peu s'organiser de manière à élaborer, bichonner et peaufiner en permanence leur milieu comme champ de réalisation de leurs potentialités.

Si la perception de soi-même comme point de vue sur le monde plutôt que comme centre s'installait dans l'air du temps, elle provoquerait une transformation spontanée de la société.

Les deux perceptions n'étant pas exclusives l'une de l'autre, une deuxième société peut naître et se déployer en superposition avec la société actuelle sans heurts et sans dommages, par abandon progressif de l'une au profit de l'autre.

*La nef des fous, octobre 2003*

## *Quelques raisons personnelles d'adopter l'utopie de Sonn*

L'utopie de Sonn propose des solutions aux problèmes abstraits d'ordre économique, social, politique que pose la société actuelle. Mais, sauf pour quelques idéalistes incorrigibles, les raisons intellectuelles ne sont pas suffisantes pour décider une personne à changer de vie. Or les raisons personnelles qu'on peut avoir à adopter l'utopie de Sonn sont nombreuses et variées. Sonn en cite quelques unes :

- pour ne pas nuire à ses enfants,
- pour ne pas nuire aux pays pauvres,
- pour ne pas nuire à la planète,
- pour pouvoir décider du milieu, des choses avec lesquelles on vit, ce qu'on voit,
- pour échapper au salariat (contrat de subordination),
- pour échapper à la monoactivité professionnelle,
- parce qu'on est de toute façon sans ressources,
- pour trouver l'âme soeur,
- pour résoudre les difficultés des familles monoparentales,
- pour atténuer les effets sur les enfants des familles recomposées,

- pour sortir d’une situation économique précaire,
- par goût de l’autogestion,
- par goût de l’autonomie (se donner à soi-même ses propres lois),
- parce qu’on veut vivre sainement,
- parce qu’on aime l’harmonie (hi hi),
- parce qu’on aime bricoler, poil au nez,
- parce qu’on aime être d’avant-garde,
- pour jouer à « qui est le meilleur ? »,
- parce qu’on aime la vie à la campagne, les petits oiseaux et les jolies fleurs,
- parce qu’on suit son compagnon ou sa compagne,
- pour échapper à sa famille,
- parce qu’on ne veut pas vieillir loin des siens,
- parce qu’on ne veut pas vieillir seul,
- parce qu’on ne veut pas mourir seul,
- etc.
- ou tout simplement par goût de la liberté exercée.



# *L'utopie du philosophe inuit Aper Sonn, considérée dans ses aspects économiques, politiques, sociologiques, technologiques, écologiques...*

Contribution au Colloque *défaire l'économique, refaire l'humain* à l'université de Toulouse le Mirail, le 21 février 2004.

## **Présentation :**

On m'appelle « Diogène ». C'est de l'humour, pas de la prétention. Je suis habillé en vert. C'est un signe laïque ostensible de mes convictions écologiques.

Je fais partie d'une communauté que nous avons appelée *la nef des fous*, en référence au livre publié sous ce nom et dans le même sens en 1494 par Sébastien Brant. Cette communauté vit en autarcie. Depuis longtemps. Et nous sommes nombreux. De plus en plus nombreux. 6 milliards actuellement. Dans un espace constant. On va finir par se gêner. Au sein de cette grande communauté, nous sommes quelques-uns à nous être regroupés en 1974 dans les Alpes de haute Provence, au lieu-dit *Jansiac*, pour expérimenter l'utopie de Sonn dont je vais parler.

## **Quelques banalités de base en guise d'introduction**

1. Quelle vie choisir quand on a 18 ans ?

L'homme est la seule espèce qui adapte souverainement son milieu à ses délires, mais paradoxalement chaque humain est invité à s'adapter à son milieu comme n'importe quel autre animal.

2. Or la vie qu'on me propose repose sur des bases injustifiables :

– quand j'achète, je nuis, aux peuples du sud, à la planète, aux générations futures ;

– quand je travaille pour acheter, je me soumetts, à l'employeur ou aux clients, pour devenir réellement majeur à 65 ans, pouvant enfin exercer le droit de disposer de moi-même, mais un peu tard pour explorer le possible ;

– quand je me marie et procréé, je crée dans la chaumière un dedans d'amour et de partage, et un dehors cynique de calcul et d'échange ;

– quand je vote, c’est pour pérenniser mes nuisances, ma soumission et mon cynisme ;

– quand je me distrais, c’est pour voir à la télé la France gagner.

Le *travail, famille, patrie* de Vichy était moins hypocrite que *liberté, égalité, fraternité*.

3. La vie qu’on me propose n’est pas généralisable à tous les humains.

Les français vivent sur 2 France. Il faudrait 3 planètes pour que tout le monde vive comme nous. Ce qui risque de générer des conflits sanglants lorsqu’il faudra partager les ressources naturelles.

Pour y remédier, quelques masos préconisent la décroissance économique. D’autres préconisent un retour en arrière de quelques décennies. Qui commence? Quand? Les plus optimistes pensent que la croissance peut se poursuivre indéfiniment si elle ne porte que sur les services qui ne consommeraient ni matières premières ni énergie. Chez nous peut-être, (et encore : comment viennent-ils à moi?). Mais chez les autres qui n’ont pas le minimum vital? Bande de farceurs, va!

4. La vie qu’on me propose n’a rien de passionnant.

Les mal lotis de la planète expriment des revendications claires, et les remèdes sont connus, même s’ils tardent à être mis en oeuvre. Mais les nantis aussi se plaignent. Ils éprouvent des insatisfactions obscures, qui font penser que les humains n’ont pas encore trouvé l’idéal de vie qui leur convient, ni la société qui va avec. La jet-set s’emmerde, et le reste du monde l’envie.

Or il y a marché de dupes si nous proposons aux nécessiteux de troquer leur malheur contre notre malaise alors que nous leur faisons miroiter un bonheur que nous n’avons pas nous-mêmes su trouver. Il y a donc une urgence théorique à diagnostiquer l’erreur commise par ceux qui ont les moyens de faire tout ce qu’ils veulent, et qui finalement ne les satisfait pas.

Alors, que faire?

Si je suis un humain normalement constitué, ni zombi ni robot, je dois choisir une autre voie. Car si personne ne peut avoir la prétention de changer le monde, chacun doit cependant considérer comme une exigence éthique minimum de tenter de le faire, car on ne peut pas le laisser

aller comme il va. L'état de la planète venant de la somme des comportements individuels, celui qui ne contribue pas à le modifier contribue à le maintenir. Or la catastrophe écologique s'annonce.

Moi qui ai connu les grandes Causes, la faim dans le monde, la peine de mort, le délit d'opinion, les dictatures sanguinaires, le mur de Berlin, les mines antipersonnelles... et qui croyais que la question centrale était politique, jamais je n'aurais pensé que le problème prioritaire de l'Humanité pouvait devenir bêtement... climatique!

### **L'utopie topique du philosophe inuit Aper Sonn**

Le monde idéal selon Sonn est un réseau de « lieux » sans propriétaire, le lieu étant la seule unité économique, politique et sociale. Il n'y a ni communes, ni départements, ni régions, ni nations, donc pas d'élus ni de gouvernants.

Chaque lieu est équipé des moyens de production des besoins élémentaires de la vie quotidienne (nourriture, vêtements, énergie, construction, mobilier...), ainsi que des moyens de communication, d'expression et d'accès à la culture.

Chaque lieu dispose en plus des moyens d'assurer une ou plusieurs productions spécialisées, destinées à être distribuées aux autres lieux d'une même vallée ou d'une même région (poterie, imprimerie, filature, recherche, hôpital, aéroport, Eurodisney...).

Chaque lieu comporte une chambre ou une cabane par habitant.

Ces lieux sont gérés par ceux qui y séjournent (10 à 20 personnes), organisés en associations paysannes très techniques. Ils décident à l'unanimité exprimée. Les personnes ne possèdent rien, mais sont assurées de pouvoir survivre, communiquer, s'exprimer et se cultiver, où qu'elles aillent.

Des accords sont passés entre les habitants d'un lieu, qui peuvent à tout moment être modifiés, les associations étant réunies en assemblée générale 3 fois par jour lors des repas.

Les associations coordonnent leurs activités entre elles, pour réaliser une

route par exemple, chaque partie de la route étant réalisée et entretenue par les habitants du lieu où elle passe.

### **Caractéristiques remarquables de l'utopie de Sonn**

1. La principale caractéristique est qu'il s'agit d'une utopie topique, c'est-à-dire fondée sur le lieu (ce qui est un comble pour une u-topie) et non pas sur la personne ou le groupe social.
2. Elle est fondamentalement écologique, car elle est fondée sur le lieu en tant que milieu. Dans les lieux « Sonn », on a son empreinte écologique sous les yeux. Si on commet une erreur, on s'en aperçoit tout de suite et on corrige le tir. Cette utopie permet de vivre sans nuire, à la planète, aux autres (surtout au Sud) et aux générations futures.
3. La propriété des moyens de production n'est ni privée ni collective, elle est absente.
4. De même l'argent est inutile car il n'y a pas d'échanges, mais que du partage.
5. Cette utopie n'est ni individualiste ni collectiviste. Elle est existentielle.
6. Toute l'économie est domestique et la production décentralisée, il n'y a pas d'usines mais que des ateliers et des laboratoires. L'inconvénient de la diminution des économies d'échelle à la production est compensé par la suppression de la distribution et par les économies d'échelle à la consommation.
7. Elle résout de manière originale la question des rapports du capital et du travail, en supprimant à la fois le capital et le travail en tant qu'activité séparée : il n'y a que de la valeur d'usage.
8. Il n'y a pas besoin de lois qui s'imposent à tous au nom d'un Bien et d'un Mal qui plane au-dessus des individus. Il n'y a que des conventions. Elle est donc amoral.
9. Le monde de Sonn fonctionne en démocratie directe, ce qui n'est possible que parce qu'il fonctionne aussi en économie directe.
10. N'étant pas assistés, les personnes sont des êtres responsables, qui décident souverainement, après concertation avec les autres. Les groupes définissent, les personnes agissent.
11. La coordination, organisation horizontale, remplace la fédération (qui est une structure pyramidale comme la démocratie à la française

sauf que les décisions montent au lieu de descendre). Les habitants d'un même lieu coordonnent leurs activités personnelles, les habitants de lieux contigus ou en chapelet coordonnent les décisions qui restent toujours locales.

12. L'autoproduction diminue fortement la consommation d'énergie pour les transports.

Il n'y a pas à faire venir de loin les ingrédients nécessaires à la production centralisée. Pas de grands trajets domicile – travail, pas de distribution.

13. Toute l'énergie consommée est produite sur place avec les sources disponibles.

14. En autoproduction, on mesure directement l'effort qu'il faut faire pour obtenir un bien ou un service donné. On peut choisir d'y renoncer ou non.

15. Ce qui se vit dans les lieux n'est pas prévu ni prévisible. Selon les personnes présentes, ça peut être le paradis ou l'enfer. La dimension historique n'est pas confisquée par la société. Le lieu en tant que milieu est l'élément de sécurité, de stabilité, anhistorique, laissant le champ libre au développement des histoires personnelles.

16. L'utopie de Sonn représente une solution inédite parmi les utopies : au lieu d'imposer le remplacement d'une société par une autre, elle permet la superposition (non étanche) dans l'espace de la société existante et de la sienne : sachant que la croissance actuelle génère l'exclusion d'un nombre croissant de personnes (est-elle possible sans cela ?), les deux modes de production, l'un par délégation, réservé aux accros de la consommation, l'autre domestique et pratiqué par les exclus volontaires, peuvent se superposer, tout consommateur qui se retire laissant sa place à un exclu forcé qui peut du coup « s'insérer », s'il aime ça.

17. Chacun peut donc s'en inspirer chez lui pour la réaliser plus ou moins, car en tant qu'économie domestique, elle ne sort pas de la sphère privée.

## Commentaires

### **1. Les maîtres du monde ne sont pas ceux qu'on dit :**

Il y a deux lectures possibles de l'état du monde actuel, pas forcément contradictoires, l'une héritée de Marx et bien connue grâce au *Monde diplo* – « c'est la faute des multinationales » –, et l'autre héritée de la Boétie, qu'on peut schématiser de la manière suivante :

Chez nous, au XIX<sup>e</sup> siècle, les choses étaient claires – et dramatiques – : le prolétariat produisait, la bourgeoisie consommait. A partir du moment où un certain Henry Ford a dit : « je paie bien mes ouvriers pour qu'ils m'achètent mes voitures », les grands propriétaires des moyens de production autrefois tout-puissants sont passés peu à peu sous la domination des innombrables petits propriétaires des moyens de consommation. Le pouvoir a changé de côté, le pouvoir réel, c'est à dire le pouvoir sur le réel : par l'ensemble de nos comportements d'achat, nous, les consommateurs, façonnons la surface de la planète. Par cet acte grave qu'est l'achat – que nous commettons les doigts dans le nez –, à cause de tout ce qu'il induit en amont et en aval, nous décidons du niveau de vie des producteurs, des famines, des guerres du pétrole, de la pollution atmosphérique, de la couleur des paysages... Les signes d'allégeance des propriétaires des moyens de production à l'égard des consommateurs sont évidents : le client-roi, la dictature de l'audimat, les études de marché, les sondages d'opinion qui dictent leurs discours aux élus et aux gouvernants. La Boétie disait au XVI<sup>e</sup> siècle dans son *Discours de la servitude volontaire* que le prince tient son pouvoir du peuple. Si le peuple détourne ses yeux du prince, le prince n'est plus prince. Si nous arrêtons d'acheter Nestlé, Nestlé disparaît ; si nous coupons nos compteurs, EDF disparaît. C'est un pouvoir de fait collectif que personne ne détient individuellement. Aucun de nous ne fait le poids en face des multinationales. Mais la somme de nos impuissances est toute-puissante.

Le concept de consommateur est un produit relativement nouveau, mis au point peu à peu au cours des trente glorieuses, et actuellement en pleine généralisation. C'est le dernier avatar de l'essentialisme hérité des grecs (chacun réalise individuellement l'essence de l'Homme), réduit à sa plus simple expression.

Le consommateur détient un pouvoir dont il jouit en tant qu'exercice de la liberté, le pouvoir d'achat. Ce pouvoir est énorme, vu que tous les producteurs, de biens, de services, d'idées politiques, de paysage audiovisuel... se prosternent à ses pieds.

Mais c'est son seul pouvoir. Il n'a pas de pouvoir de discernement. Il

est irresponsable. Ou comme l'âne derrière la carotte. Mais l'âne est protégé par la loi contre le producteur de carottes véreuses. Même quand il se surendette (abus de pouvoir... d'achat), il est encore partiellement irresponsable, victime. Il est comme Ève devant le serpent. Mais notre loi non divine s'en prend plutôt au serpent, et protège le consommateur contre lui-même (vous vous rendez compte! ) en limitant le droit des vendeurs à le tenter. Le Code de la consommation fondé sur la protection du consommateur innocent, naïf et victime de la tentation, un enfant en somme, un incapable au sens juridique, se trouve en contradiction avec le Code civil fondé sur la volonté de la personne.

Les victimes d'un crash aérien ne sont plus les morts (ils ne peuvent plus consommer), mais les familles des morts, qu'on aide financièrement à faire leur *travail de deuil*, le travail le mieux rémunéré qui soit.

Mais cet irresponsable, cette victime, n'est pas malheureuse mais furieuse quand un malheur lui arrive, et a des moyens efficaces pour se défendre, car tout malheur a une cause, et la cause un auteur, qui doit payer. Quand par accident un consommateur est une vraie victime, il fait la *une* des médias, et son problème s'arrange automatiquement. Il y a des émissions télé spécialisées qui s'adressent aux frères consommateurs.

Quand des salariés ou des agriculteurs manifestent pour défendre leur pouvoir d'achat, ce n'est pas une revendication de producteur mais de consommateur. La Conf' et la CGT n'ont rien à voir là dedans. Qu'ils défilent donc avec *Que choisir!*

L'émergence de cette figure nouvelle du Consommateur démocrate (le pouvoir du peuple est le pouvoir d'achat) est un fait marquant du xx<sup>e</sup> siècle.

Le consommateur est un despote qui exerce son pouvoir d'achat. Il décide de ce qui existe et ne survit pas. On lui offre ce qu'il demande. Il a la loi pour lui, la loi du marché. Tout ce qui lui plaît se multiplie, ce qui ne l'intéresse pas disparaît.

Le consommateur dit : « Qu'est-ce que j'aimerais habiter un endroit sauvage au bord de la mer! », et aussitôt des nuées de promoteurs serviles

se mettent à bétonner fiévreusement des tas d'endroits sauvages pour y entasser les consommateurs de sauvagerie. Il aime le sport de haut niveau et il aime cette expression. Il aime le sport que font les autres. Et les grands stades fleurissent. S'il n'aime pas l'insécurité près de chez lui, aussitôt les politiques lui envoient des bataillons de policiers de proximité. Quelle idée d'habiter une cité sensible!

Mais il passe une grande partie de sa vie à mériter son pouvoir. Il trime, bosse, galère... pour accéder au pouvoir suprême, le pouvoir d'achat. Il est prêt aussi à beaucoup de bassesses, saloperies, hypocrisies, se syndiquer, manifester, pour augmenter son pouvoir (d'achat).

Ces deux lectures d'une même réalité induisent chez les contestataires de l'ordre établi des stratégies et des tactiques opposées, (ce qui ne les empêchent pas de participer aux mêmes colloques).

Pour les uns, le changement social est collectif, donc institutionnel, donc politique.

Pour les autres, il est individuel, donc comportemental, donc économique.

Or il est intéressant de noter que dans la politique, où les décisions se prennent à la moitié-plus-un, les minorités n'ont pas de pouvoir direct, alors que dans le domaine de l'économie où on vote avec le caddie, il n'y a pas besoin d'être nombreux pour être efficace. Si les gens le remplissent de 2 % en plus, ils créent des milliers d'emplois, 2 % en moins, ils les détruisent.

## **2. À propos d'économie domestique**

Les humains, pour élever leur niveau de vie et de sécurité, ont misé sur la division technique du travail et la concentration des moyens de production. Partant d'une société où on faisait tout soi-même pour passer à une société où on fait tout faire par les autres, le progrès technique a été presque uniquement consacré aux modes de production centralisés, alors qu'il aurait pu être consacré, en partie au moins, à développer la capacité des personnes à intervenir elles-mêmes sur leurs conditions d'existence (ex : machine à laver plutôt que laverie).

La distribution fait perdre une grande partie des économies d'échelle



obtenues par la concentration des moyens de production (ne serait-ce pas plutôt par l'uniformisation des produits? ). Elle double le coût des produits dans le système production centralisée / consommation dispersée.

### **3. À propos d'économie communautaire**

L'organisation de notre société autour de la famille, charmante institution, est techniquement particulièrement inefficace : il y avait deux manières de faire des économies d'échelle, concentrer la production, et concentrer la consommation, ce qu'on fait dans les cantines par exemple. Un peu des deux est la solution la plus efficace. Quelques familles regroupées en communauté font des économies considérables, de temps et de moyens. L'économie domestique familiale ne peut être que limitée.

Or les gens hésitent à s'associer : ils ont peur d'y perdre en liberté individuelle. Pourtant on peut faire à 2 des choses qu'on ne peut faire seul. On peut faire à 20 des choses qu'on ne peut faire à 2. On peut faire à 20 000 des choses qu'on ne peut faire à 20. De même on peut avoir à 2 des choses qu'on ne peut avoir seul, à 20 plus qu'à 2... S'associer, est-ce un gain ou une perte de liberté?

Seul, on fait ce qu'on peut, pas ce qu'on veut.

### **4. Soit deux voisins.**

L'un s'est construit une piscine, l'autre un court de tennis. Ils conviennent ensemble de mettre leurs biens en commun. Ils se retrouvent donc chacun bénéficiaires à la fois d'une piscine et d'un court de tennis sans bourse délier, sans s'être fiscalement enrichis. Sans compter qu'il faut être deux pour jouer au tennis et s'éclabousser. (Dans un SEL, ils auraient échangé une heure de piscine contre une heure de tennis. Ridicule).

Soit trois voisins. L'un possède une machine à laver, l'autre une automobile, le troisième une femme... L'économie peut devenir considérable.

Soit quinze voisins. Ils conviennent de mettre en commun leurs biens, et atteignent un niveau de vie luxueux avec des ressources ordinaires. Au bout d'un certain temps, il y a survenance d'enfants comme disent les juristes. Ils ajoutent leurs ressources à ce qui a déjà été mis en commun.

Quelques générations plus tard, l'endroit est méconnaissable : piste de décollage des jets privés, golf...

Soit soixante millions de voisins. Ils conviennent de mettre en commun leurs biens, écoles, hôpitaux, domaine skiable, les pavés et la plage.

Moralité : la famille est le mode de reproduction d'une société le moins rentable qui soit pour la personne. La fiscalité, qui s'occupe de la mise en commun d'une partie des revenus des ménages, s'emploie à le montrer. Sachant que le prélèvement fiscal représente environ la moitié du revenu des ménages, on peut apprécier tout ce qu'un ménage peut s'offrir autour de sa chaumière, comparé à ce qu'il réussit à s'offrir à l'intérieur : avec une moitié de ses revenus il s'offre un mixer, une télé et une machine à laver, avec l'autre moitié, la rue de Rivoli, le Rafale et le Charles de Gaulle, la pyramide du Louvre, Notre Dame et la vôtre, j'en passe et des meilleures.

La supériorité de la mise en commun sur la séparation, et du partage sur l'échange n'est plus à prouver.

Qu'attendez-vous pour vous associer dans votre vie privée, pour associer vos vies privées ? Pour mettre en commun au lieu de séparer, partager au lieu d'échanger ?

On peut envisager des cas de figures plus tordus :

Soit deux voisins. L'un dispose de 900 F, l'autre de 100 F. Aimant tous deux la musique, ils s'offrent ensemble un lecteur de CD à 1000 F. Le premier est-il lésé, ayant contribué beaucoup plus au résultat commun ? Mais sans le second, il n'écouterait pas de musique ! Et leur future discothèque sera plus étoffée et sans doublons.

Federico et Pablo décident de souper ensemble au restaurant, après une journée de labeur. Federico est tourneur-fraiseur chez Renault, Pablo est artiste-peintre.

Chacun paye la moitié de l'addition. L'affaire semble équitable. Pourtant Federico a dépensé ce qu'il a gagné dans la journée, Pablo a gagné dans la journée de quoi manger au restaurant jusqu'à la fin de ses jours. Car Pablo, peintre connu, détient un monopole : son travail est évalué sans aucun rapport avec son prix de revient, alors que le travail de Federico est rémunéré au plus juste pour assurer la compétitivité des produits de son travail sans affamer les actionnaires.

## **5. L'utopie de Sonn comme alternative à la décroissance.**

La décroissance ne peut qu'être une conséquence, pas un objectif. Le thème de la décroissance pose le problème économique à l'envers : la question n'est pas de savoir à quoi on va renoncer, mais savoir ce qu'on veut produire, sachant avec précision l'impact induit en amont et en aval.

Quand on se fait ramasser ses ordures ménagères par des immigrés, on ne gère pas sa production d'ordures de la même manière que si on décide de les traiter soi-même. Le tas diminue alors.

Et le nombre d'occidentaux prêts à cultiver leur café sous le soleil est sans doute réduit. La majorité boirait des tisanes avec plaisir.

Peut-être que si on affichait dans les grandes surfaces le prix réel des produits incluant les coûts indirects payés par le consommateur (aides agricoles, coûts sociaux et écologiques...), le jeu de l'offre et de la demande évoluerait.

## **6. À propos d'échange et de partage**

On échange ce qui a été préalablement séparé, réparti. On partage ce qui a été préalablement réuni, mis en commun. Echange et partage sont deux opérations sociales opposées qui mènent au même résultat : chacun se retrouve avec ce qu'il convoitait. Mais ils impliquent en amont une autre organisation sociale. La ville comme collection d'habitats séparés est un lieu d'échanges maximum. Le foyer familial un lieu de partage. La famille est une unité spatiale, une situation. Elle raisonne ses rapports avec l'extérieur en termes d'import-export (importation de biens et services, exportation de temps).

Cette topographie des rapports entre les bipèdes est généralisable : on peut échanger des idées préalablement séparées ou partager des idées préalablement mises en commun, des sentiments, des conflits, des rapports de force... Un conflit par exemple implique une séparation préalable des intérêts personnels en jeu. La question éclairante est toujours de savoir où, quand et comment a eu *lieu* la séparation ou la réunion des biens, services, valeurs, idées... qui ont été ultérieurement échangés ou partagés. Leur légitimité en dépend.

## **7. Échange et partage de biens**

On échange deux choses, on en partage une. On peut donc échanger des choses de nature différente, le partage porte sur la même chose.

L'échange donne lieu à évaluation, il introduit le calcul entre les humains et ouvre la porte aux mesquineries, conflits... Or le calcul entre humains est inhumain.

Le partage, ne nécessitant pas de conversion, introduit la question de la justice sociale : le partage doit être équitable, concept relativement objectif.

L'échange inégal est toujours injuste, portant sur deux choses différentes, ce qui nécessite une unité de mesure (l'argent, les grains de sel, les heures...). Or l'échange est toujours un peu inégal. Donc l'échange est toujours un peu injuste. D'ailleurs tout le monde le sait (« je me suis fait avoir », ou « j'ai fait une bonne affaire »). Le partage par contre est visible, donc facile à rendre juste.

Quoiqu'il en soit, lorsqu'il s'agit d'objets, de biens meubles comme disent les juristes, les mots échange et partage ne constituent pas un abus de langage, ils correspondent à une réalité. L'échange est un double transfert de propriété, et le partage la division d'une chose divisible. Jusque-là, je comprends l'économie.

## **8. Échange et partage de services, c'est-à-dire de temps.**

Tu me bêches mon jardin et je te donne une leçon d'anglais (principe du Système d'Echange Local). Le temps a-t-il été échangé? Le fisc appelle ça une double vente de service, moi une double perte de temps personnel : même si je n'ai pas perdu de temps comptable, ma vie a été amputée d'un petit bout de temps et la tienne aussi. L'affaire est équitable mais stupide. Encore que si avec l'anglais que je t'ai appris tu te lances dans le commerce international qui te rapportera une fortune alors que mon jardin ne me rapportera que quelques légumes...

Le partage du temps par contre s'appelle aussi convivialité ou collaboration ou solidarité ou fraternité ou entr'aide, selon les lieux, les époques et les sensibilités.

Il ne peut donc pas y avoir échange de temps mais seulement partage. L'échange de services est un abus de langage qui désigne un double don, c'est-à-dire une double perte, comme tout don qui se respecte.

## **9. Échange de temps contre des biens.**

L'échange injuste par excellence, aucun bien ne pouvant valoir mon temps de vie, et pourtant fondateur du lien social : pour bénéficier des bienfaits de la vie en communauté nationale, je dois payer ma part en temps de vie.

Il ne peut pas y avoir partage puisqu'il faut deux choses et qu'on en partage une.

## **10. Échange de biens contre du temps**

C'est une absurdité qui met en évidence l'irréversibilité de l'échange de temps contre des biens, c'est-à-dire l'impossibilité de changer d'avis.

## **11. Échange forfaitaire de temps contre de l'argent : l'exercice d'une profession**

Le travail, la profession, le métier, c'est l'échange forfaitaire de temps contre des biens ou services par l'intermédiaire de l'argent, la valeur horaire de mon temps constituant le forfait (péché contre moi).

Dans la conversion forfaitaire du temps en biens ou services, l'argent n'est pas qu'un intermédiaire commode entre deux échanges, il est le facteur de conversion du temps de vie personnel en une valeur matérielle, la transformation d'un bien personnel non transmissible, le vécu, en une valeur comptable, échangeable.

Il faut abolir le travail.

Cette conversion est irréversible : l'argent ne peut pas être échangé contre du temps. Je peux acheter le temps des autres, je ne peux pas racheter le mien. Il est passé. Quand je pose mon crayon et que je le reprends une heure plus tard, le temps n'a pas passé pour lui entre temps; je le reprends au point où je l'avais laissé. Mais moi, quand je pars le matin pour travailler et que je rentre le soir, je n'en suis plus où ma femme m'avait laissé; j'ai vieilli, elle aussi. Et, de jour en jour, ça finit par compter, le temps que j'aurai passé à vieillir sans elle et elle sans moi. La perte de temps se verra.

Il faut abolir le travail.

Le principe-même de l'exercice d'une profession comme temps personnel échangé contre de l'argent est inhumain : réduction du vécu personnel, existentiel à une conception comptable de la vie en heures, en mois, en années. D'où cette vision de la retraite comme *temps retrouvé*.  
Il faut abolir le travail.

Il est inhumain aussi parce que le calcul entre les humains en termes de rapport temps / produit génère des mesquineries inépuisables, des conflits définitifs (une succession est le partage du temps capitalisé du défunt).  
Il faut abolir le travail.

Il constitue une servitude : l'adhésion à ce fonctionnement social représente une servitude permanente, d'horaire, de rendement, d'évaluation, de prévision, de comptabilisation... L'exercice d'une activité rémunérée représente en soi une atteinte au droit des personnes à disposer d'elles-mêmes.  
Il faut abolir le travail.

C'est un marché de dupes : le principe économique fondamental qui consiste à effectuer cette aberration humaine et irréversible de convertir du temps vécu en argent, est en plus une imposture parce qu'il nous propose un leurre, quelque chose qui court toujours devant nous. Le principe-même est vicieux, il contient en lui-même l'impossibilité d'obtenir ce qu'il annonce : La recherche du bonheur est son fonds de commerce, mais il ne faut surtout pas le trouver. A peine on tient un bout que le suivant nous manque. Vivre sa vie sur le mode du manque, c'est-à-dire en permanence en avance sur le présent, fait qu'on ne vit pas réellement puisqu'on vit virtuellement. On arrive au bout de sa vie sans avoir vécu réellement. convoiter empêche de vivre.  
Il faut abolir le travail.

Si la qualité de la vie est proportionnelle à la quantité de biens ou services dont on peut disposer, le bonheur est mesurable : le plus riche (Bill Gates) fournit la référence, il est heureux. Tous les autres sont malheureux, plus ou moins. De toute façon insatisfaits en permanence, toute leur vie, parce que leur position entre le plus pauvre et le plus riche est

toujours améliorable. On peut toujours grignoter quelques places.  
Il faut abolir le travail.

Le salariat nous infantilise : le contrat de travail d'un salarié est défini juridiquement comme un contrat de subordination, ce qui serait contraire à la Déclaration universelle des droits de l'homme (nous sommes tous égaux en droit) si elle (la subordination) n'était volontaire. Mais l'est-elle? Quant au travailleur indépendant, celui qui est soi-disant « à son compte », il a des comptes à rendre à son client toujours prêt à comparer le prix et le service. Subordonné, comptes à rendre, est-ce un statut d'adulte, libre et responsable?

Il faut abolir le travail.

Produire dix mille choses par lesquelles on n'est pas concerné pour pouvoir s'en payer quelques autres est une opération peu motivante pour bien faire.

Il faut abolir le travail.

### **Conclusion**

Une utopie se distingue d'un projet de société par le fait qu'elle n'espère pas sa réalisation. Car elle sait que nul ne peut souhaiter de quoi la vie d'autrui sera faite. L'utopie se situe à un point où le possible et l'impossible ne se distinguent pas encore. Un projet est réaliste ou irréaliste. Une utopie est toujours surréaliste. Et l'utopiste farceur. Une utopie est l'ensemble des idées qu'on a à l'esprit quand on définit un projet qu'on veut réaliser. L'utopie représente la part non raisonnable, illimitée, qu'on met en regard des contingences inévitables, limitantes, dans la définition d'un projet.

L'utopie de Sonn ne fait pas exception à la règle. Elle est disponible pour circuler dans les têtes et influencer sur les actes de la vie quotidienne, comme l'utopie de l'américain way of life circule dans les têtes africaines, indiennes, etc. Mais elle nous permet de ne pas désespérer, d'entreprendre quelque chose, dans la voie du développement de l'économie domestique par exemple, seul développement durable qui ne soit pas un oxymore.

Voilà. J'ai fini de défaire l'économie et de refaire l'humain.

« Diogène », Jansiac, 2004

## *Pour une alternative à la décroissance*

Note des habitants de Jansiac aux organisateurs de l'université d'été du  
ROCADe à Thiviers en sept. 2004

Le thème de la décroissance a certainement des vertus pédagogiques dans un contexte voué à la croissance. C'est un thème porteur comme on dit maintenant, pouvant générer notoriété pour les uns, chiffre d'affaires pour les autres, voire les deux. Et même créer des emplois, pourquoi pas.

En même temps qu'il se déploie, il glisse du macro au micro-économique. La décroissance globale, souhait pour les uns, nécessité pour Serge Latouche, fatalité pour nous, devient un sport individuel librement choisi, sport de riche qui se démocratise comme le tennis. On frise l'indécence si on envisage de la proposer à un érythréen, un intouchable ou un RMIste. La simplicité volontaire ne concerne que peu d'habitants de la planète. Et si nous accordons la croissance aux nécessiteux pendant que nous décroissons, vu leur nombre, nous allons au suicide ensemble. C'est donc pour eux et non pour nous qu'il faut trouver une autre voie, quitte à l'inventer et l'expérimenter nous-mêmes.

A noter cependant que ce glissement est un évènement, c'est la conscience confuse du pouvoir de la demande sur l'offre. On sort enfin de cet héritage du XIX<sup>e</sup> siècle du « c'est la faute des multinationales ». On passe de Marx à La Boétie. On oppose à la croissance en valeur de la production la décroissance en volume de la consommation. Ce qui permet à Serge de dire qu'il ne s'agit pas d'une croissance négative.

### **Mais la décroissance n'a pas d'intérêt programmatique.**

La « décroissance-toutes-choses-égales-par-ailleurs » est un vœu pieux, car le taux de décroissance nécessaire pour sauver la planète (80 % en 15 ans si je ne me trompe) n'est pas possible toutes choses égales par ailleurs. Quand on a éliminé tous les achats superflus et qu'on doit passer aux achats vitaux parce que ça ne suffit pas, ça coince.

Ce qui est en cause aujourd'hui, ce n'est pas la croissance, c'est le mode de production, non plus parce qu'il est critiquable mais parce qu'il est condamné.



Le mode de production centralisée pour faire des économies d'échelle implique le pétrole-pas-cher. S'il existe sans doute des solutions techniques pour remplacer le pétrole, il n'en existe pas pour remplacer le pétrole-pas-cher.

Il s'agit de produire sans nuire et sans pétrole. Or quand j'achète, que ce soit du superflu ou du vital, je nuis, à mes enfants, aux peuples pauvres, à la planète, à cause de tout ce que ça induit en amont et en aval. Un jeans contient 65 000 km de pétrole, un pot de yaourt 9 000. Il n'y a qu'une alternative à l'achat : autoproduire autant que possible, ce qui n'est possible qu'en s'associant.

Les ménages accèdent à leur niveau de vie de trois manières différentes : l'achat, la récup', l'autoproduction. Quand ils se portent bien, ils privilégient l'achat. Quand ça va mal, ils récupèrent et autoproduisent. C'est ce qui nous attend. Autant s'y préparer tout de suite.

## **Conclusion**

On peut continuer à utiliser le thème de la décroissance pour sensibiliser ses voisins, mais entre nous qui sommes déjà convaincus, il faut cesser de se raconter des histoires et passer à la suite si nous voulons avoir une chance d'assurer la survie physique de nos enfants.

Le RAD devenu ROCADe (pour tourner autour de quoi?) est né à l'issue du colloque de l'Unesco de la volonté des participants de lui donner une suite concrète, pas de peaufiner les analyses. L'ASEM de François Partant est une piste, ainsi que l'utopie de Sonn, très proche. Instituons-nous en société autonome fondée sur l'autoproduction associative, en superposition de la société actuelle. Car la société libérale, paradoxalement, a un monopole socio-économique. Créons une société en libre concurrence et en superposition avec la société actuelle.

Si nous réussissons à vivre sans nuire, et que notre sort est enviable selon les critères actuels, ça a une chance de faire boule de neige, et en priorité dans les pays pauvres à forte croissance.

P-S à Mauro Bonaiuti : Il faut que vous changiez de cheval parce que si vous voulez transformer en produit le dernier bastion qui résiste à la marchandisation, on va vous passer au goudron et aux plumes.

# *L'achat, crime contre l'humanité?*

## **Il faut se rendre à l'évidence : quand j'achète, je nuis.**

Même si je vais au supermarché à pied, les produits que j'achète y sont arrivés en camion. On dit que les ménages n'y sont que pour un tiers dans le réchauffement climatique. Or les industriels travaillent pour moi et les routiers roulent pour moi. Les ménages sont donc responsables de la totalité de la pollution engendrée, de la nature bétonnée ou goudronnée, des arbres coupés...

## **Il faut se rendre à l'évidence : quand j'achète, je nuis et je fais nuire.**

Quand j'achète, je crée des emplois, ce qui permet aux employés d'acheter aussi, donc de nuire à leur tour.

## **Il faut se rendre à l'évidence : les effets de ma nuisance se rapprochent dangereusement.**

Dans ma jeunesse, en achetant je ne nuisais qu'aux peuples du sud, en les privant de leurs meilleures terres utilisées pour me fournir coton, chocolat, thé, café, minerais, bois d'oeuvre... Plus tard mes achats se sont mis à nuire à mes enfants en les privant des ressources naturelles que ma consommation va épuiser. Maintenant je me nuis à moi-même (canicule, pollution, prix du pétrole...). Je vais peut-être me décider à faire quelque chose.

## **S'il n'est pas déjà trop tard.**

Car on ne connaît pas le seuil de réversibilité du phénomène, qui pourrait bien s'être déjà emballé, vu son accélération incroyable ces dernières années. La planète Vénus, qui a eu une atmosphère semblable à la nôtre, est passée rapidement, pour une raison inconnue (trop de bagnoles?), à une atmosphère de CO<sub>2</sub>. L'effet de serre induit a fait monter la température à plus de 400 °C et la pression atmosphérique à une centaine de bars, avec disparition de l'oxygène piégé par le carbone. Allons-nous mourir grillés, étouffés ou écrasés? Sans doute un peu de chaque, peu à peu. Lente agonie. Comme ces gens du tiers-monde qui mettent des années à mourir de faim.

## **Suis-je un criminel quand je roule?**

Déjà la pollution tue 20 000 personnes en France chaque année, et entraîne 2 millions d'heures d'assistance respiratoire. Nous sommes 60 millions à nous dire que ce n'est pas le peu de pollution que je provoque qui aggravera la situation.

### **Et pourtant tout le monde fait comme si tout allait s'arranger.**

« Ils trouveront bien une solution ». Le « ils » magique du citoyen-enfant d'une démocratie adulte. Or le temps qui se passe entre une découverte scientifique et sa mise sur le marché est sans doute supérieur au délai de réversibilité.

### **Quand j'achète « local », je nuis moins.**

Mais l'agriculture locale consiste aussi à transformer des hydrocarbures (pétrole) en hydrates de carbone (biomasse). Et pour que les résultats se ressentent, il faudrait que je renonce au chocolat, au thé, au café même « équitable », au coton, au pétrole... Faut pas rêver! D'ailleurs si on se mettait tous à n'acheter que des produits locaux, toutes choses égales par ailleurs, il n'y aurait pas assez de terres : les français vivent sur 2 France. Il faudrait 3 planètes pour que tout le monde puisse vivre comme nous.

### **Quand j'achète moins, je nuis moins.**

Et je me donne bonne conscience. Mais je ne fais que retarder les échéances. Les partisans de la décroissance sont loin de décroître suffisamment : il faut arriver à 80 % sous nos latitudes et donc taper dans le nécessaire, pas seulement dans le superflu! Comment fait-on?

### **Quand je récupère, j'évite de nuire.**

Mais je récupère ce que les autres ont acheté. S'ils s'arrêtent aussi, je suis cuit. Mais je suis cuit aussi (au propre et au figuré) s'ils ne s'arrêtent pas, en subissant leurs nuisances. On ne s'en sortira que tous ensemble.

### **Il faut se rendre à l'évidence : quand j'autoproduis, je cesse de nuire.**

J'ai mon empreinte écologique sous les yeux, et si je nuis, je corrige. Et je mesure précisément le rapport entre l'effort que je fais et le bénéfice que j'en tire. Je m'autolimite spontanément.

On va me dire que l'autoproduction est une utopie. Continuer à acheter aussi. Un peu d'imagination, que diable! Si quelqu'un connaît une autre solution, qu'il me la propose. J'adopte.

*Jean Passet-Desmayeurs, 2005*

## *Comment faire autrement pour continuer pareil?*

Après la grande période de lutte – inachevée – contre les pollutions toxiques (amiante, Diesel) qui tuent chaque année nos congénères les plus fragiles ou les plus exposés, nous voilà entrés dans la lutte contre les gaz à effet de serre qui risquent, eux, de nous tuer tous. Il reste bien quelques allègres négationnistes, mais la crise climatique est devenue brutalement une réalité sociologique en ce début de millénaire.

Les plus optimistes pensent que le problème va s'arranger tout seul avec l'épuisement des gisements. Mais, s'il est vrai que le pétrole, le gaz naturel et le charbon sont des espèces menacées, il y en a encore assez pour finir de dérégler le climat.

D'autres optimistes pensent qu'on peut éviter la catastrophe climatique simplement en diminuant les émissions de gaz à effet de serre, par économies d'énergie (scénario « négawatt », Kyoto, Grenelle de l'environnement...). Or si on limite lentement la pollution de chacun, mais que le nombre de pollueurs augmente rapidement (Chine, Inde, Brésil...), l'effet de serre augmente.

Certains, plus inquiets, pensent que diminuer ne suffit plus, mais qu'il faut stopper immédiatement toute émission si on veut s'en sortir. Comment? Par l'hydrogène, technique miracle, combustible propre. Sauf qu'il faudrait beaucoup de centrales nucléaires pour produire cet hydrogène, et que le délai nécessaire à la commercialisation de cette technique est incompatible avec l'urgence du problème.

D'autres pensent que, vu le délai entre les émissions de gaz et l'effet de serre induit, le réchauffement actuel n'est que le résultat des émissions de l'ère du charbon, les effets de la combustion du pétrole étant encore à venir. On imagine ce que ça peut donner.

Les plus pessimistes pensent que même si on arrêterait toute émission aujourd'hui, la catastrophe ne serait pas évitée parce que la machine s'est déjà emballée. L'ingénierie climatique (refroidir par des moyens industriels à grande échelle) devient incontournable. Mais les habitants de la planète ont-ils les moyens de financer cette ingénierie pharaonique? Pas sans d'énormes sacrifices mettant en question le mode de vie occidental. Ils ont déjà du mal à financer les catastrophes du golfe du Mexique.

Certains préconisent de laisser ouverte la porte des frigos pour refroidir l'atmosphère. On pourrait aussi faire exploser une bombe atomique de temps en temps (on n'en manque pas), histoire de trouver un compromis entre effet de serre et hiver nucléaire.

Qui faut-il croire? Que faut-il faire, individuellement et à tout hasard? Parier comme Pascal? Déjà on hésite à faire des enfants.

Or l'effet de serre fait diversion à l'autre grand problème : l'épuisement des ressources naturelles (eau, matières premières, pétrole, uranium, lithium, espace vital...). Précédé du problème du partage des ressources en cours d'épuisement. La vitesse de raréfaction des ressources est directement proportionnelle à la croissance mondiale du produit intérieur (c'est-à-dire sans la lune, Mars et Vénus). Comment ça va se passer? Il vaut mieux ne pas y penser.

Il en est une, de ressource, qui sera épuisée au milieu du siècle environ : la surface agricole totale. Sachant que la croissance démographique génère bétonnage et goudronnage, et que donc la surface agricole diminue quand la population augmente, on comprend facilement qu'à un moment les courbes se croisent. Une ville ne peut pas vivre sans sa campagne pour la nourrir. Or elle pousse sur la campagne, qui finit par être trop petite pour la nourrir. Sous les villes la campagne et sous les pavés la plage...

Le nombre d'humains que la planète peut nourrir est fini, quels que soient les progrès agricoles possibles. On peut repousser la limite, mais pas la supprimer. Or le recours à une limitation autoritaire des naissances serait une atteinte aux libertés individuelles (la limitation de la consommation aussi, et pourtant les pauvres s'en accommodent).

Quand on mobilise pour survivre et vivre une partie croissante de l'existant (espace vital, espace rural, molécules, énergie...), un moment arrive où tout est mobilisé. Coloniser, c'est par définition s'approprier une partie du disponible. Quand tout est colonisé, on entre dans une autre logique, celle du partage de l'existant. Un partage équitable bien sûr, et sans heurts, comme l'Histoire nous le montre.

Les sociétés anciennes faisaient tout ce qu'il faut pour que demain soit comme hier. Au XIXe siècle, on s'est mis à faire ce qu'il faut pour que demain soit meilleur qu'hier. L'objectif étant atteint en Occident depuis un moment déjà, il est temps d'inventer une société où demain n'est pas pire qu'aujourd'hui.

Ne nous voilons pas la face : spontanément, nous allons au mieux vers une société de pénurie et donc de restrictions, au pire vers des guerres pour s'accaparer ce qui reste de ressources naturelles. Et c'est pour très bientôt, si ce n'est déjà commencé.

Le verdict est incontournable : avec la disparition des moyens qui la rendent possible, notre société va devenir peu à peu impossible, situation inédite. Et les effets secondaires majeurs qu'elle induit vont rendre la planète invivable. Il faut donc s'organiser autrement. Et rapidement. Comment?

# *L'entropie, concept anthropique?*

## Repenser le réchauffement climatique...

On fait souvent état du fait qu'utiliser la biomasse à la place des sources fossiles d'énergie pour produire de l'énergie mécanique est une solution écologique parce que neutre sur le plan de l'effet de serre. Le CO<sub>2</sub> émis est égal au CO<sub>2</sub> absorbé par la biomasse par photosynthèse. Le bois produit autant de chaleur et de CO<sub>2</sub>, qu'il se décompose dans la forêt, qu'il brûle dans ma cheminée ou qu'il alimente un moteur. \*

C'est vrai, mais, sur le plan thermique, les effets sont diamétralement opposés. En effet la conversion thermodynamique –la transformation de chaleur en travail, en énergie mécanique– a lieu dans les moteurs à combustion interne avec une perte des 2/3 de la chaleur fournie. On dit que la chaleur est une forme « dégradée » de l'énergie. L'entropie mesure cette dégradation. Mais cette « perte » est anthropocentrique : on paye 3/3 pour bénéficier d'1/3. Les 2/3 non utilisés ne sont pas perdus, ils sont restitués au système physique dont ils sont issus, sous une forme il est vrai qui n'est pas réutilisable (basse température), mais là encore par les humains.

Or lorsqu'on exhume le carbone stocké dans les entrailles de la planète pour produire de l'énergie mécanique, on *ajoute* les 2/3 de cette chaleur au milieu ambiant. Au contraire, lorsqu'on utilise la biomasse, on *retranche* 1/3 de la chaleur d'origine solaire reçue par cette ambiance et stockée provisoirement par la biomasse.

Quand je fais un aller-retour en bagnole au supermarché (quelle idée de faire rouler une tonne de ferraille pour déplacer 60 kg de bidoche! ), l'état final sur le plan mécanique est égal à l'état initial, le bilan mécanique est nul. Mais sur le plan thermique, j'ai « dégradé » en travail 1/3 de la chaleur fournie au système, qui s'est donc refroidi. Mais si la chaleur est d'origine fossile, elle est introduite dans le système qu'elle réchauffe. Si par contre elle provient de la biomasse, 1/3 de la chaleur est « dégradée » en travail.

Le réchauffement de la planète est dû surtout à l'effet de serre, mais aussi, en partie, directement à la chaleur dégagée par la combustion du carbone fossile et non transformée en travail. Au contraire, l'utilisation de la biomasse

dans les moteurs à combustion interne (à essence, gaz et Diesel) non seulement ne modifie pas la teneur en CO<sub>2</sub> de l'atmosphère, mais induit en plus un refroidissement en faisant disparaître 1/3 de la chaleur mise en jeu.

N'est-ce pas en fin de compte le travail qui est une forme « dégradée » de l'énergie, n'étant utile qu'à celui qui travaille? L'énergie mécanique entre en jeu très peu dans l'univers. Le mouvement ne nécessite d'énergie, positive ou négative, que pour accélérer ou ralentir.

Rien ne se crée, rien ne se perd, disait-on, sauf la chaleur que les animaux, parce qu'ils se déplacent, transforment en travail dans ce petit trou perdu de l'univers qu'on appelle la Terre. Ça grouille sur et sous le sol partout sur cette planète, en dégradant de la chaleur en travail. La flore alimente la faune en énergie thermique d'origine solaire ce qui lui permet de se déplacer. Les vaches broutent 6 à 8 heures par jour pour absorber l'énergie nécessaire pour brouter.

L'entropie, cette fatalité tant déplorée par les ingénieurs et les économistes, et à juste titre lorsqu'on utilise les combustibles fossiles, devient un bienfait dans ce contexte de dérèglement climatique si on utilise la biomasse. Mais les problèmes que posent les agrocarburants limitent cette voie aux terres non cultivables.

Considérer la chaleur comme une forme « dégradée » de l'énergie est un anthropocentrisme.

Il faut prévenir Monsieur Georgescu-Roegen car peut-être qu'en économie aussi, l'entropie est bénéfique.

Jansiac, février 2007

---

\* Le raisonnement est valable aussi pour la construction. En effet le calcaire (CaCO<sub>3</sub>) dont on tire la chaux et le ciment est aussi de la chaleur d'origine solaire stockée depuis des millénaires et dont on libère le CO<sub>2</sub> à la cuisson (sans compter le fuel souvent utilisé pour le chauffage). La construction en matériaux issus de la biomasse (bois, chanvre...) au contraire stocke de la chaleur prélevée sur l'apport solaire.

*Le néopaléolithique contemporain*  
ou  
*L'âge du plastique*

Prenons un instant un point de vue individuel sur le monde et les sociétés, plutôt que sociologique, économique ou politique.

Les minéraux, individuellement, n'attendent rien du monde, bien sûr.

Les végétaux, individuellement, prennent la vie comme elle vient. Ils attendent le soleil, l'eau, les micro-organismes du sol, les saisons... avec l'espoir de survivre. Ils sont complètement fatalistes. Et pour cause. Ils subissent leur milieu. Pire, ils le constituent.

Les animaux, individuellement, voient le monde autrement. Pouvant se déplacer, ils mesurent le décalage entre leur sort actuel et leur sort possible ailleurs. Ils partent à la recherche de ce qui leur manque. Bien sûr les affaires ne vont pas toujours au mieux, et ils restent tributaires des conditions d'existence sur lesquelles ils n'ont pas prise. Les chevreuils par exemple ne mangent pas aussi bien en hiver qu'en été, contrairement aux oiseaux migrateurs (les migrants) qui n'hésitent pas à aller loin pour améliorer leur sort. Ils naviguent entre le fatal et le choisi.

Les humains au paléolithique voient encore, individuellement, les choses de cette manière. Ils ne se distinguent des animaux que par l'invention d'outils pour améliorer les performances du sujet chassant et cueillant. À ce stade de l'évolution, ils sont forcément égocentriques : les choses étant ce qu'elles sont et la vie étant perpétuellement mourante comme disait Marx, comment chacun peut-il s'en tirer le moins mal possible. Le monde, en l'occurrence le milieu, est leur fournisseur universel de biens (la bouffe...) et de services (la sieste sous les cocotiers...). Ils se disent, fatalistes, qu'*une autre vie est possible*. Le paradis ? Ils s'adaptent à leur milieu.

Le néolithique naît d'un renversement copernicien : le possible change de côté, passe du sujet à l'objet. Les humains se mettent, individuelle-



ment, à explorer cette idée nouvelle du rapport entre le réel et le possible : au lieu de comparer des situations, ils entreprennent de modifier la situation où ils se trouvent. Ils se mettent à contester le travail de Dieu pendant sa semaine créatrice : tant qu'il y était, pourquoi n'a-t-il pas créé aussi le couteau suisse et le presse-purée? Ils passent au faire, à la poïesis. Ils défrichent, cultivent, construisent. Ils deviennent bâtisseurs de cathédrales, de centrales nucléaires. Le regard sur le milieu de vie nourricier change. À ce stade de l'évolution, ils deviennent éocentriques, constructeurs, architectes, aménageurs, créateurs... Ils se disent, sacrilèges, qu'*un autre monde est possible*. Ils adaptent leur milieu.

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, lorsque la société de production (les uns produisent, les autres consomment) s'est transformée peu à peu en société de consommation (tous consomment, plus ou moins, plus ou moins bien), les humains, individuellement, sont retournés peu à peu au paléolithique fataliste, chasseurs-cueilleurs dans les linéaires des grandes surfaces, et sont retournés à une vision du monde égocentrique. Dame! Dans ces temples de la marchandise, il faut bien mettre en examen son nombril pour savoir ce qui lui ferait plaisir! À ce stade de l'évolution de l'humanité, le monde est repassé du statut de milieu de vie au statut de fournisseur (de biens et de services). Le paradis, ici, maintenant. Les humains, individuellement, s'adaptent au milieu, que la collectivité adapte (sauvagement).

Des individus hyperpaléolithiques impuissants à intervenir sur leurs conditions d'existence dans une société hypernéolithique qui peut tout et chamboule tout! Et ils nagent heureux dans le fatal avec l'illusion de la liberté, ayant le choix entre de nombreuses solutions toutes équivalentes (le choix de la poudre à laver, de la chaîne télé, des destinations low cost des tours operators...). Et ils scient la branche sous leur cul, fatalistes.

*Jean Passet-Desmayeurs, 2009*

*Dieu leur dit : « Soyez féconds et prolifiques,  
remplissez la terre et dominez-la ! » (Genèse).  
Et ils l'ont fait...  
Au-delà du raisonnable...*

Nous autres, les humains, serions donc propriétaires de la planète, aurions droit de vie et de mort sur les autres terriens, et serions libres d'y réaliser le monde de notre choix. Il fallait oser.

Mais l'état dans lequel nous laissons celle qui fut belle - la planète - à nos enfants inaugure un statut inédit pour eux, non seulement humains parmi les humains comme nous, mais aussi terriens parmi les terriens, tant l'état de vivant va devenir problématique pour beaucoup d'espèces dont la nôtre. Car tous les vivants subissent nos choix. Nous les entraînons dans le sort que nous nous tissons. Personne ne pouvant dater le point de non-retour, la prudence voudrait qu'on arrête le progrès tout de suite.

Être vivant est en soi déjà assez extraordinaire (par rapport à un caillou par exemple). Passer sa vie à tenter de le rester encore plus. Devoir compter pour y arriver sur tous les autres, des chinois aux canadiens, des sud-africains aux finlandais est devenu une affaire franchement surréaliste dans la mesure où ce fait intime d'exister, et

d'exister avec quelques autres intimes, est mondialisé, monétisé, homogénéisé, formaté, modélisé, simulé, programmé, assuré contre tout et sûr de rien...

Sachant que l'ensemble des vertébrés sauvages (souris, éléphants, sardines, baleines, moineaux, couleuvres avalées...) représente 2 % de la biomasse totale des vertébrés de la planète, et que les humains et leurs animaux d'élevage et de compagnie pèsent les 98 % restants, on peut estimer en première approximation que l'impact des humains sur la planète est... excessif.

*La main invisible d'Adam Smith a saccagé la planète,  
dérégulé le climat,  
et compromis l'avenir de nos enfants.*

## *La question du consentement*

L'idéal politique serait une société où nul ne déciderait pour autrui sans son consentement, aussi bien dans le domaine politique que social (or les étazuniens réchauffent le climat africain). Mais cet idéal n'est pas compatible avec nos démocraties car les décisions y sont prises à la majorité et s'imposent à tous, selon la formule consacrée. D'où la bête question : peut-on imaginer un autre mode d'organisation des sociétés où les décisions ne s'imposeraient à personne? Où l'alternative ne se limiterait pas à être pour ou contre, ou pour l'un ou l'autre?

La question semble insoluble : si l'un veut et l'autre pas, y aura-t-il de toute façon un perdant et un gagnant par le simple fait que la question a été posée? Et lequel imposera sa volonté à l'autre? La réponse libérale est claire : celui qui veut entreprendre est prioritaire. Même combat à gauche où le progressiste est mieux vu que le conservateur. Dans la vie privée, il en va autrement : le progressiste trop entreprenant sera giflé.

Et si la moitié du peuple veut et l'autre pas (hypothèse d'école), le principe de la majorité bloque tout. Mais lorsque la moitié-plus-un du peuple veut et la moitié-moins-un pas, par exemple que les malins gagnent plus que les ballots, on saute sur le prétexte pour donner raison à la quasi-moitié qui veut contre la quasi-moitié qui ne veut pas, et donner ainsi la priorité au changement sur le respect du principe du consentement. Par crainte de l'immobilisme? Qu'on se le dise ou non, la culture de la libre entreprise privilégie le progressiste sur le conservateur autant que les sociaux. Or le conservateur n'est pas un réactionnaire qui veut revenir aux temps anciens, il est le défenseur du progressiste précédent. Sinon nous serions encore dans les cavernes! En fait les humains sont à la fois progressistes et conservateurs : ils aiment la nouveauté mais pas le changement. Ils aiment la nouveauté qui ne change rien.

En y regardant de plus près, celui qui veut et dont la volonté n'est pas

satisfaite n'est pas privé d'une réalité mais d'une possibilité (dont il ignore l'effet réel), alors que celui qui ne veut pas, qui craint de perdre ses acquis, risque de subir une modification de ses conditions d'existence et de son milieu de vie, ce qui peut être vécu de manière dramatique (ex : expropriation). L'un se voit imposer quelque chose, l'autre non, se voyant seulement refuser ce qui n'est pas encore pour lui une chose.

Dans l'utopie de Sonn, le progressiste local ne peut contraindre le conservateur local, il doit le convaincre. Le progressiste a toutes les chances de se faire entendre s'il ne délire pas, s'il ne confond pas croissance et progrès. Sachant qu'il n'y a pas de croissance infinie possible dans un monde fini, la société de Sonn est faite pour se reproduire identique à elle-même en se perfectionnant peu à peu qualitativement.

Jansiac, 2015



Ces textes ont pour point commun le lieu d'où ils ont été écrit : Jansiac. Ils sont l'expression de notre rapport commun à la nef des fous.

Jansiac est le lieu-dit des Alpes-de-Haute-Provence qu'ont choisi en 1974 les membres de la communauté d'Ozenay pour...

« à la fois subvenir à leurs besoins matériels et concrétiser et expérimenter les résultats des recherches entreprises ensemble, notamment :

- sur la perception et l'aménagement du milieu de vie comme source du sens d'habiter et de survivre
- sur les possibilités de développer l'économie domestique
- sur l'art de définir et gérer ensemble les conditions communes d'existence
- sur la possibilité de faire coexister les activités humaines avec les autres espèces végétales et animales susceptibles de vivre sur le même site. »

Ceux qui le souhaitent sont les bienvenus à notre table.

Jansiac, 2018

La nef des fous, éditeuse  
Jansiac  
04200 Châteauneuf-Miravail  
04 92 62 02 61  
[www.jansiac.lautre.net](http://www.jansiac.lautre.net)